

FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 NOVEMBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

III

(Suite)

— Si ça marchera ?... Mais vous allez remporter un succès sans pareil ! — répondit Colette.

— Et mes élèves, vous les trouvez jolis ?.....

— Des amours !... Des chérubins !... Des bijoux !.....

— Si vous voulez me faire plaisir, nous les monterons ensemble... Et nous trouverons bien quelque numéro pour paraître toutes les deux en public... Vous nous aiderez, n'est-ce pas, monsieur Foot-Dick ?.....

Et Richard de répondre par quelques paroles incompréhensibles.

En homme de cheval, en écuyer, en artiste qu'il était, il se sentait transporté, Foot-Dick, mais il éprouvait un certain embarras à manifester son admiration.

Tout en regardant miss Forster avec une admiration passionnée, il lui semblait qu'il la connaissait depuis longtemps, qu'il retrouvait une personne dans l'intimité de laquelle il avait déjà vécu. Elle paraissait connaître sa langue, ses façons, ses manières ; on eût dit en un mot, — ce qui était vrai en réalité, — que tous deux appartenaient au même monde.

Ainsi que le prévoyaient le directeur et toute la troupe du cirque Crickton, Lucy Forster, dans la représentation de Diamant et de Perle, remporta un très gros succès.

Mais, dès son entrée dans la carrière, l'étrange fille ne s'arrêta pas à ce premier triomphe ; elle prouva qu'elle cherchait autre chose. Quoi ?... Elle n'en savait rien encore, mais, ainsi qu'elle l'annonçait elle-même, elle trouverait.

En attendant, son activité aigüe révélait une fièvre trépidante, l'enragement sourd qui la fouettait, et se traduisait par le déchaînement de l'activité musculaire.

Foot-Dick lui-même en demeurait ébaubi.

— Elle est toute en acier, — répétait-il. — Cette belle fille-là ignore ce que c'est que la fatigue.

Et à mesure qu'il continuait à vivre à côté d'elle, il se sentait peu à peu mordu par les élans désordonnés d'une passion irrépressible.

Certainement, il aimait toujours Colette, il l'adorait avec la même ardeur ; sans doute Colette était belle aussi, aussi ravissante et belle que... l'autre... Mais en vérité... ce n'était pas la même chose.....

Et Foot-Dick se sentait entraîné... entraîné malgré lui, malgré tout !... La tête lui tournait !.....

Cependant jusqu'alors Lucy Forster traitait Foot-Dick comme un bon camarade, elle riait à la folie de ses saillies de clown, de ses drôleries, de ses inventions si burlesques, et durant le jour, s'appliquant beaucoup, elle travaillait avec lui le trapèze, les anneaux, la barre fixe, se montrant, avec une patience soutenue, une élève adroite et docile.

— Oh ? c'est complètement qu'elle l'accapare, — répétait tout bas la triste et désolée Miorzic. — Elle l'accapare tout entier !... Bientôt, il n'en restera plus rien, elle aura tout pris !....

Cependant sa foncière bonté transparaissait encore, car elle ajoutait :

— Elle est bien plus jolie que moi !... Elle est belle !... Trop belle, même !... Oh ! je comprends bien qu'il se sente attiré vers elle !... Elle est si charmante, si spirituelle !... Si j'étais un homme, j'agisais probablement de même....

Pour Mme Victoire, elle suivait d'un œil soupçonneux et inquiet la superbe Lucy Forster, dont tous raffolaient au cirque Crickton, mais dans ses grands yeux à la fois si rieurs et si tendres, on eût dit qu'elle devinait une hypocrisie froide et raisonnée, en même temps qu'une cruauté égoïste et profonde.

Un léger incident rapprocha davantage encore les deux amazones. En descendant de cheval, Lucy Forster glissa sur une pelure d'orange et foula légèrement l'un de ses jolis pieds. Et durant quatre ou cinq jours, elle se vit condamnée à l'immobilité la plus complète.

Et Colette donna tout son temps à sa nouvelle amie qui était également sa rivale.

Et celui qui aurait vu ces deux ravissantes créatures riant, débattant des folies, fumant des cigarettes, n'aurait jamais pu se douter qu'entre elles se dressaient les protocoles d'un terrible duel, où le cœur et l'existence de Colette étaient en jeu, car elle avait en face d'elle la plus terrible des jouteuses.

Colette n'était pas assez rouée pour garder le secret de son cœur. Lucy Forster n'eut pas de grands efforts à faire pour l'amener à avouer qu'elle aimait Foot-Dick de toute son âme.

Et une fois le premier mot prononcé, il n'y eut plus moyen de l'arrêter sur ce chapitre. Naturellement, en une interminable litanie, elle passait en revue les innombrables qualités de son cher Dick.

— Et si simple ! Si aimant ! Lui qui porte l'un des plus beaux noms aristocratiques de l'Angleterre.

— Ah ! vraiment !... Racontez-moi cela !... — fit Lucy Forster, — c'est extraordinaire !

Et Colette de narrer, avec force détails, toutes les embûches qui avaient été dressées par l'aîné, le haineux et l'orgueilleux aîné !... Et les imminents périls qu'avait courus Foot-Dick... Pour elle, Colette, elle était convaincue que l'attentat du bar, où son ami si cher avait failli perdre la vie, devait encore avoir été machiné par les ordres et les soins du duc de Lyfford.

Oh ! oh ! — murmura Lucy Forster en éteignant l'éclair qui venait de flamber dans ses yeux, — mais si je n'y prenais garde, on me l'eût tout à fait abimé, mon clown... Je crois que j'ai bien fait de venir le surveiller de près, tout de même !...

Cependant, à Colette qui avait fait preuve de tant de confiance, la nouvelle étoile devait bien confondre pour confiance.

— Moi aussi, j'appartiens à une grande famille... mais riche, sans parents, seule au monde, gardant au cœur un amour malheureux qui ne s'éteindra qu'avec ma vie, — Lucy Forster leva d'un air prodéme désespéré ses grands yeux au ciel, — je crois que je serais morte de chagrin et de spleen si je n'avais pris la décision de donner un aliment actif à ma douleur.

— Vous aimez ! — s'écria Colette avec une émotion violente, — vous aussi, vous aimez !... Et moi qui croyais que vous flirtiez avec mon cher Dick, moi qui vous accusais de vouloir me l'enlever.

— Pauvre chère enfant ! — répliqua l'écuyère, en passant son bras autour de la taille de Colette et en l'attirant à elle.

Mais tout en lui prodiguant les caresses les plus tendres, la perverse créature se disait tout bas :

— Cette petite dinde n'est pas à craindre, sans doute, mais cependant, elle peut devenir gênante, et il faut y faire attention.

Quant à Dick, sans sortir des règles de la bonne et simple camaraderie, il continuait à trouver Lucy Forster adorable.

Mais il ne pouvait se défendre de tressaillir jusqu'en ses fibres les plus secrètes lorsque les yeux profonds de Lucy Forster, ces yeux qui avaient parfois des lueurs d'acier, des lueurs pareilles à celles qui brillent sur la face des lionnes au repos, se fixaient sur lui.

Et elle, l'écuyère, comprenant parfaitement l'acuité de cet instinctif désir, semblait s'en contenter pour l'instant et n'en pas demander davantage.

* *

Nous laisserons ce drame amoureux se nouer, se compliquer et se poursuivre, et nous nous attacherons aux pas du dompteur noir Emmao au moment où il vient de faire travailler ses fauves, ce après quoi, les lions et les tigres étant le dernier numéro, la représentation du cirque Crickton était terminée.

Le cirque pour le moment, on s'en souvient, se trouvait en représentations à Nantes.

Emmao avait ôté son caleçon lamé d'or, et s'était vêtu comme tout le monde ; puis ayant quitté le cirque, il longeait pendant un certain temps le quai des Tanneurs, traversait une ruelle étroite et s'engageait dans la rue du Bourg-Neuf.

Hugh Crickton, faisant de très gros bénéfices, payait très bien ses pensionnaires. Dès lors, ainsi que cela se passe dans les cirques nomades, ils ne couchaient que rarement dans les wagons ambulants, bien que ceux-ci fussent de confortables roulottes, mais bien à l'hôtel, tout comme de simples voyageurs.

La troupe, étant très nombreuse, avait dû se séparer, ne trouvant pas à se caser dans le même établissement.

Une partie des artistes s'était logé dans la rue du Bourg-Neuf, à l'hôtel de Rohan, situé à proximité du cirque.

C'est à l'hôtel de Rohan que venait d'entrer Emmao le dompteur. Il prit sa bougie et sa clé en habitude et monta au premier étage où il ouvrit la porte d'une très vaste chambre. Enlevant ses bottines, les remplaçant par des pantoufles, il regarda la pendule, consulta sa montre, puis, avec précaution, il s'approcha de la muraille et appliqua son œil à un imperceptible trou qui donnait dans la pièce à côté.

Ce qu'il vit lui causa sans doute une satisfaction très vive, car la

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les
affections nerveuses

Femmes Malades et Fai-
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles,